

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Transports en commun

1. *La louve-garou* de Claire Dé et Anne Dandurand (Éditions de la pleine lune)

Gilles Cossette

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1982). Review of [Transports en commun : 1. *La louve-garou* de Claire Dé et Anne Dandurand (Éditions de la pleine lune)]. *Lettres québécoises*, (27), 27–28.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Transports en commun

1. La louve-garou

de Claire Dé et Anne Dandurand

(Éditions de la pleine lune)



Elles sont jumelles identiques, la photo qui orne la couverture de ce recueil en témoigne. Elles ont aussi en commun le goût de l'écriture et ont fait leurs premières armes, chacune de son côté, avec des textes pour le théâtre, la télévision, la radio et des revues comme *Moebius*, *Hobo-Québec* et *Vie des Arts*.

Dans *La louve garou*, elles se présentent ensemble, avec un nombre égal de textes de la même longueur, coiffés du même titre, et on est d'abord frappé par l'homogénéité du recueil. À première vue, les nouvelles de Claire Dé

et d'Anne Dandurand ont la même fraîcheur, un humour un peu acide allié à un goût prononcé pour la fantaisie, la singularité et même la monstruosité. Ces textes sont en outre fortement marqués par un érotisme féminin, exprimant avec une audace et une intensité rares le désir de la femme pour l'homme.

Se peut-il que deux femmes se ressemblent à ce point, jusque dans leur style d'écrivain? Et comment résister à la curiosité de voir où s'arrête cette gémellité littéraire? J'ai relu *La louve garou* en cherchant à distinguer les

deux écrivaines et voici ce que j'ai trouvé : les nouvelles de Claire Dé sont plus riantes, décontractées; on y trouve plus de gaieté et d'espoir, de clarté, pourrait-on dire. Le goût de la singularité, chez Claire Dé, coïncide avec un humour malicieux; ses monstres sont cocasses, ce sont quelquefois des caricatures féroces de politiciens éminents. Claire Dé a un penchant pour la satire et la contestation; elle trouve le moyen, en une vingtaine de courtes nouvelles, d'ironiser sur la mauvaise foi fédéraliste, la télévision, la pollution, la violence faite à la femme, la médicalisation de la mort, le péril nucléaire. Son érotisme exprime moins la puissance tragique du désir que l'ivresse de la satisfaction et il se joint souvent à l'humour. Dans *Métro d'octobre*, une étudiante de maîtrise en « scripto-audiovidéographie cloutierienne » écoute, ébahie, la conversation d'un couple d'amoureux assis près d'elle dans le métro. La jeune femme raconte à son compagnon ce qu'elle a fait en l'attendant. Ayant aperçu trois petits voyous effrontés, « des anges blondasses », elle a eu la fantaisie d'en séduire un :

Je me suis baissée, je lui ai fait signe avec mon index. Il s'est approché en chiquant sa gomme, en roulant des épaules. Je lui ai demandé : « Veux-tu un bec ? » Il a répondu : « Oké madame. » Il a pris un air faraud,

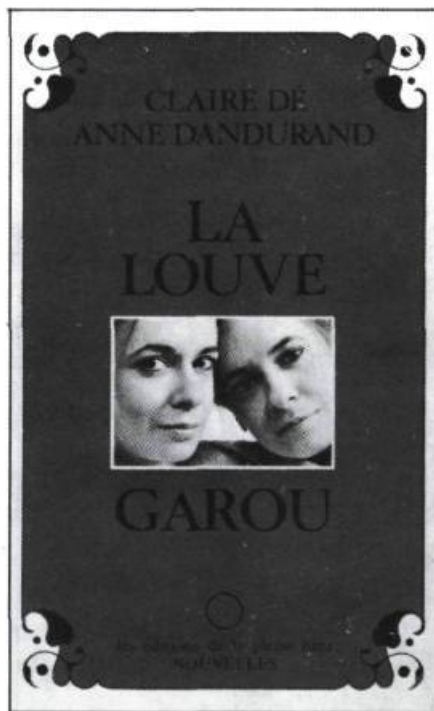
mais il a fermé les yeux, comme il a vu faire à la télé à Film-O-dix. Moi, j'ai cueilli dans mes mains sa tête délicieuse, puis j'ai ouvert ses lèvres avec ma langue. Sa bouche . . . une caverne sucrée . . . (. . .) Après ça, il est parti en courant, en s'essuyant avec le dos de la main. C'est ça qui est arrivé pendant que je t'attendais. (p. 49)

L'étudiante de maîtrise, elle, n'en revient pas : « Je reste là, étourdie, comme prise de boisson. »

La causeuse orientale est aussi une histoire de transports en commun, le récit d'une longue orgie dont les participants, paillards imaginatifs, exceptionnellement doués pour le plaisir, se livrent avec délectation aux soubresauts de la volupté. Mais quand se dissipe le fantasme, la narratrice se retrouve avec l'urgence très réelle de son désir inassouvi :

Je m'allonge sur mon lit, me caresse longuement à travers le tissu soyeux, m'abandonne au plaisir encore et encore. Surtout ce soir, alors que mes rêveries m'emportent vers ses caresses à lui. Comme il a bien appris, comme il me fait jouir. Comme j'ai soif, ce soir, de ses baisers, de sa bouche, de son corps, de ses mains. Soif de son sexe. (p. 111)

Claire Dé rejoint ainsi le thème préféré de sa jumelle Anne Dandurand : l'amour-passion, qui pousse à des extrémités ; le recours à la sorcellerie, par exemple, dans *Chaque fois dans le noir*, *Danger : désir de glace* ou *Esquisses inachevées*. Dans *Home sweet home*, une femme amoureuse se donne la mort, après avoir consulté une sorcière, et son esprit prend possession de la maison du bien-aimé que l'amante réincarnée veut perturber au point d'éloigner une rivale. Elle atteint son but puis s'incendie, folle d'amour. « Depuis, liés à jamais, nous vociférons la plainte des grands brûlés d'amour . . . » (p. 63) L'amour-passion consume, ou alors il transforme profondément l'être, comme le ferait une maladie. Dans la plupart des nouvelles de Anne Dandurand, l'intensité du désir se manifeste par une métamorphose physique spectaculaire. *L'autopsie de la papillonne* raconte comment une femme insatisfaite se mue en in-



secte gigantesque. Une amante sensuelle, dans *Chaque fois dans le noir*, est affligée par la croissance, dans sa gorge, d'une curieuse toison sonore. Dans *Le soupçon*, une amoureuse éconduite meurt de chagrin et un peuplier pousse dans son cœur. Dans *La porte en dessous*, un couple d'amants passionnés se calcifie, soudé à jamais. *Danger : désir de glace* est une autre variation sur le même thème.

L'intensité du désir se manifeste aussi par la parole, à la fois célébration et exorcisme. Ce qui guérit Aude, dans *Chaque fois dans le noir*, c'est de chanter sans retenue, devant Jeanne Couteau la sorcière, la beauté du corps de son bien-aimé. « Ce que j'aime de lui, c'est lorsque, baissant la tête, il détache ses jeans, cuisses ouvertes . . . ». La longue confidence ainsi amorcée pourrait être l'esquisse d'éventuels *Blasons du corps masculin*. Voilà bien un domaine négligé par les femmes artistes et écrivains, et notamment dans la littérature québécoise, où fleurit une misandrie frénétique. Anne Dandurand va loin ; elle sera probablement rappelée à l'ordre par certaines de ses consœurs. L'écriture elle-même, chez quelques-uns de ses personnages féminins, est l'une de ces extrémités auxquelles pousse la passion. « Au début, elle écrivait par désir, le possédant par l'encre et le papier. » (p. 181) Dans la toute dernière nouvelle du recueil,

Esquisses inachevées, une femme écrivain crée, pour son plaisir, un « homme de papier » qu'elle caresse avec les mots, dans des pages audacieuses. Son adresse, sa ferveur, rappellent les propos de Barthes sur le plaisir du texte :

Le texte que vous écrivez doit me donner la preuve qu'il me désire. Cette preuve existe : c'est l'écriture. L'écriture est ceci : la science des jouissances du langage, son kamasutra (de cette science, il n'y a qu'un traité : l'écriture elle-même) »¹

Expérience-limite, l'écriture est aussi, pour cette femme écrivain, une issue et un instrument de libération :

Elle pourrait toujours s'engrosser de l'homme qu'elle aime, mais elle sent qu'elle ne repousserait ses insatisfactions que de quelques années. Il ne lui reste alors qu'à ciseler ses pauvres mots, humblement, pour se sauver elle-même, et peut-être, un jour, en sauver d'autres. (p. 154)

Claire Dé écrivain et l'écrivain Anne Dandurand, on le voit, sont loin d'être identiques . . .